

Anjela Duval: le chant de la terre et du combat

par Yvette A. Guillemain-Young

IL Y A À PEINE CINQUANTE ANS, la Bretagne avait cessé de croire en sa langue et en son peuple. Elle avait cessé de s'exprimer comme entité originale dans le contexte littéraire national. Après la controverse du *Barzaz Breiz* (1838), le poème épique bilingue d'Hersart de La Villemarqué—controverse qui rappelle à bien des égards celle des poèmes ossianiques de MacPherson—les grands auteurs bretons (dont Ernest Renan et Anatole Le Braz) jugent bon de s'exprimer de préférence en français. La langue et la culture bretonnes se replient en Basse-Bretagne dans les milieux paysans et artisans. Les Bretons ne se croient plus, comme encore au dix-neuvième siècle, les descendants de Merlin et d'Arthur¹. Une longue politique de déculturation, accompagnée de sévices et de dévaluation du Breton comme "plouc" arriéré, avait eu raison de la province rebelle. Le ridicule l'avait bel et bien tuée². La désaffection de l'élite intellectuelle a eu sur la littérature l'effet de la désaffection de l'élite sociale sur l'annexion de la région en 1532³. Pourtant la réalité est qu'en Bretagne, on continuait à parler breton, à transmettre dans l'oralité littéraire, et à collecter tout un capital de contes et légendes⁴. De résurgence en résurgence, finalement la parution en 1975 du best-seller de Pierre-Jakez Hélias *Le Cheval d'orgueil* révélait un mouvement breton déjà hennissant et piaffant. Dans la foulée de la renaissance littéraire bretonne s'inscrivent des noms aussi prestigieux que Paol Keineg, Charles Le Quintrec, Xavier Grall, Denise Le Dantec, Yvon Le Men, Jeannine Baude et bien d'autres, qui viennent se rallier à la défense et l'illustration du discours poétique breton⁵.

Mais le grand nom de la poésie bretonnante est sans conteste Anjela Duval, duchesse en sabots et vraie paysanne, qui cultive ses champs et s'adonne à l'écriture une fois les travaux de ferme accomplis. L'œuvre est inséparable du vécu et de l'angoisse quant à l'avenir breton. Dans le recueil *Kan an Daouar* (= *Le Chant de la terre*, 1973), Anjela Duval célèbre avant tout sa terre de Bretagne. Elle défend aussi bien l'environnement physique (arbres, talus, animaux, fermes) que le patrimoine culturel (langue, sens du lieu, identité, résistance au pillage des "corbeaux" brocanteurs) et sa condition paysanne. Ce sont là les grands thèmes de la

poésie duvalienne, valeurs qui s'intersectent, sur lesquelles on ne transige pas, et qu'elle exprime par défi en langue bretonne. Anjela Duval célèbre sa bretonnitude dans les actes et les mots et non, comme tant d'autres, à travers une idéologie contrefaite⁶. Son engagement poétique est aussi un engagement politique indissociable du contexte national. C'est parce qu'elle a intimement souffert de la déculturation et de la désacralisation de son terroir, qu'à l'âge de cinquante ans la paysanne-poète se rend compte qu'elle ne peut plus être un témoin tacite. Anjela se révolte comme on part en croisade, avec une foi brûlante et un sens de prédestination incontournable. De sa main calleuse, elle façonne sa poésie comme elle pétrirait la glèbe pour en "lapider le monde qui ricane au revers de son talus. Révolte!" (Laouenan 125)⁷. Dans le poème "Dis-mantroù Breizh" (= Bretagne ruinée), elle gronde sa révolte contre la désintégration du patrimoine, contre une politique de remembrement désastreuse pour le paysan, contre l'exode rural des jeunes:

Je ne puis souffrir d'aucune façon
 Que soient arasés sans pitié ni raison
 Les talus de mon pays, cadre et armature des pays celtes,
 Et que soient vendus à l'opresseur goguenard
 La force et la vie libre
 De notre jeunesse accourant vers les villes . . .
 Crime, la chaîne brisée,
 Crime, la race empoisonnée,
 Et personne n'élève la voix!
 Personne! ou si peu! (Laouenan 135)

Anjela entreprend de fustiger les consciences: celle du "conquérant" sans scrupules, "corbeau" faisant patte basse sur les dépouilles et le passé d'autrui, et celle de l'habitant passif qui n'a pas su défendre son héritage im/mobilier et linguistique. Elle méprise tant la cupidité de l'un que l'indifférence de l'autre. Constatant avec lucidité le recul de la communauté paysanne bretonnante dans ses mots et dans ses murs, elle lance avec "An alouberien" (= Les Conquérants) un ultime appel à tous les Bretons de la diaspora, chevaliers de la terre et hommes liges qu'elle incite à l'action avant qu'il ne soit trop tard:

Ils se sont abattus sur nos terres
 Comme un vol de corbeaux
 Sur le champ de bataille après l'attaque,
 Les conquérants!
 Ils écument la contrée pour tenter,
 Avec leur argent, le pauvre hère
 Qui vendra l'horloge et le lit de ses pères
 Aux conquérants!
 Hier étrangers sur nos terres,
 Demain nos maîtres . . .
 Bretons dispersés dans le monde,
 Je vous appelle, et vous,

Mes compatriotes somnolant au pays,
Je vous exhorte à vous relever. (Timm 142)

Le rythme et l'esprit du poème évoquent certainement le sonnet "Les Conquérants" de J.-M. de Hérédia dont les *Trophées* n'étaient pas inconnus à la paysanne autodidacte. Comme dans le sonnet de Hérédia, la voix poétique se fait polémique, combattant mot pour mot, en combat singulier, sachant bien que la robuste civilisation paysanne et le paysage culturel originel plient sous l'assaut soutenu des conquérants, corbeaux ou gerfauts. Plus loin "Ar gazez goz" (= La vieille jument) incarne une Bretagne en déclin physique et spirituel, "vieille jument fatiguée d'être trop exploitée, / Trop mal nourrie, trop brutalisée. / Elle a trop souffert et son sang s'est aigri" (Timm 154).

Anjela Duval était apparue à la télévision pour la première fois le 28 décembre 1971, au cours de l'émission d'André Voisin "Les Conteurs", déclarant d'emblée que sa Bretagne était la seule chose pour laquelle il valait la peine de vivre et de mourir. Pourtant ce choix absolu impliquait le sacrifice de l'amour d'un homme au profit de l'amour du pays: "Entre deux amours il me fallut choisir: / Amour-patrie, amour de l'homme. / A mon pays j'ai offert ma vie" (Laouenan 149). Dans le poème "Preder" (= Méditation), l'expérience quotidienne de la solitude est liée au refus de la désertion de cœur: "Seule! comme chaque soir. / Silencieuse la demeure. / Seule sous le poids de mes pensées, / Guêtant le chant qui les soulèvera, / Qui les fleurira" (129). La sublimation de la solitude permet la méditation et l'investissement poétique.

Après les jacqueries, la révolte des Bonnets Rouges et la chouannerie, Anjela Duval espérait au moins une révolution culturelle qui rende aux Bretons leur dû culturel et l'usage de leur langue, symbolisés dans la rêverie d'inspiration arthurienne "An alc'houez aour" (= La Clé d'or), par une clé d'or jetée à la mer par des insensés succombant à la voix des sirènes (en l'occurrence le mythe du rayonnement linguistique français). Si l'on ne parvient pas à retrouver cette clé, qu'advient-il des mots enfermés dans la tour du château? (Hélias 13). Dans ses *Lettres de Bretagne*, l'auteur bilingue P.-J. Hélias remarque que la littérature écrite en breton "n'a pas été à la hauteur de la parole", (44) et que l'élite intellectuelle s'est rendue coupable de "laisser passer le coche", alors qu'avec le *Barzaz Breiz* la langue "entrait par effraction" dans la littérature nationale (57-58)⁸. Anjela déplore le colonialisme linguistique, déni de justice qui a marqué le sort de la langue vassale, parente pauvre honteuse et conteuse, face à la langue suzeraine, grande dame nantie de lettres de noblesse: "Est-il au monde d'autre pays / Où soit niée la langue des ancêtres, / Où les enfants soient chez eux étrangers?" (Laouenan 141). Ce manque a créé un fossé entre les générations et un vide émotionnel, contribuant largement à un malaise breton persistant qui s'exprime parfois dans la violence. Dans "Kouannar ruz" (= La Colère rouge), la poétesse

soutient ses camarades du F.L.B. lorsque les mots de la raison et de la prière ne suffisent plus à obtenir le droit à la participation⁹:

Je me suis tue trop longtemps,
 Pendant des mois et des mois j'ai été patiente,
 Entre moments de rage
 Et moments de désespoir.
 Je sens trop d'amertume en moi
 Et bientôt viendra le jour
 Où tout explosera
 Comme un torrent trop longtemps contenu
 Car il n'est rien de pire sur terre
 Qu'un mouton enragé. (Timm 46)

La "colère rouge" de celle qui a tant investi pour l'amour de son pays, soutient bon nombre de poèmes et dénote la frustration face à la mauvaise foi des uns et l'indifférence des autres. Mais le plus souvent, la "Vieille Fontaine" aux remous aussi violents que la fontaine sacrée de Barenton, se contente de rassembler autour d'une table modestement garnie ses familiers et amis, tous engagés comme elle dans la poursuite de la cause bretonne et de la poésie: Roger Laouenan, Marie Prat, Gilles Servat, Paol Keineg, et activistes de passage. Ils partagent le pain après avoir aidé aux travaux de la ferme. De longues discussions s'ensuivent. R. Laouenan, ami et biographe d'Anjela, résume dans la revue *Ar Men* l'influence de cette paysanne exceptionnelle sur ceux qui l'ont comprise: "L'appel arthurien qu'a lancé cette femme à ses chevaliers au nom du sang, de la terre, de l'identité, de la culture, cet appel unique percute toute conscience qui se veut bretonne" (21). La voix poétique fait encore écho et l'hommage est juste. Cependant Anjela Duval est avant tout une paysanne fière de son métier plus que de sa poésie. Elle refuse de se considérer comme "barde" et rappelle à tout venant qu'elle est d'abord une "trancheuse de lombrics".

L'amour de la terre, des animaux, de la nature, n'a rien des envolées lyriques de poètes oisifs empruntant la campagne pour nourrir leurs bergeries. Ici le lyrisme est pure joie dans la communion avec l'environnement. La somptueuse simplicité de chaque jour se traduit en chant de gloire qui transcende l'instant. Cette poésie germinatrice, à l'écoute des saisons et du temps humain, variée dans la couleur et le mouvement, suggère aux non-initiés—c'est-à-dire les non-paysans—les forces redoutables et secrètes de la nature. Le poème "Nevez amzer" (= Renouveau) dépeint le printemps sous la guise d'un cavalier au pourpoint vert et aux poches percées: "En passant il répand / Ecus d'or sur l'ajonc blond / Ecus d'argent sur l'aubépine, / Diamants, perleries / Sur le gazon vert des pâtures" (Hélias 31). Ce qui chez un autre poète serait préciosité, traduit chez Anjela l'émerveillement quotidien dans la découverte de l'univers à la fois familier et mystérieux, un univers sans hiérarchie où les violettes ont le "regard bleu", où les papillons folâtent, éblouis "par l'or de la

lande" en fleurs (Hélias 35). Il advient qu'une lessive au fil d'une ferme avoisinante réveille au fond du cœur l'intense solitude physique, "menue lessive mise à sécher, / une lessive de linges d'enfant . . . / et quelque chose passe / en mon cœur frissonnant . . . / moi, la vieille fille" (Hélias 37). Ou bien une fougère d'automne couleur de rouille, "symbole de la terre aride et pauvre", (55) évoque sa propre saison stérile, elle qui regrette seulement de n'avoir pas engendré de fils qui puissent reprendre les armes lorsqu'elle ne sera plus. Dans son univers peuplé d'êtres, d'animaux, d'arbres, de causes à défendre et d'existences à respecter, elle s'identifie fréquemment aux arbres, symboles de l'appartenance au lieu, symboles de la continuité spatiale et temporelle: "Peut-être étais-je un arbre / Au commencement des temps" (Timm 62). Le chant de la terre résonne invariablement jusque dans l'obscurité des ancêtres pour resurgir dans les vibratos du vent et inspirer les générations à venir. La communion avec l'environnement mène nécessairement à la méditation sur le passé et le futur, avec comme constante, l'amour exclusif du pays qui s'exprime en termes mystiques: "Bretagne mon seul amour, / A toi je donne toute mon ardeur / Jusqu'à la dernière étincelle" (Timm 124).

Peut-on vraiment parler du féminisme d'Anjela Duval? Ses choix personnels et son désir proclamé d'être "un homme assez hardi" pour grimper le mont Bré de son Trégor natal et crier: "Ohé! hommes de l'armée! / Le temps est venu / De libérer notre terre / Pour devenir maîtres de la cité" (Timm 148), ne suffisent pas à le justifier. Il est peu probable en effet, que la descendante de Jeanne la Flamme, de la "Vierge Rouge" et d'une lignée de femmes traditionnellement indépendantes, se soit arrêtée à cette notion dérivée par nécessité du patriarcat gréco-romain¹⁰. Lorsqu'Anjela écrit son refus de se plier devant tout homme, c'est, précise Lenora Timm, parce qu'elle est née "in a still traditional Breton society in which women were held in high regard [...] and ranked as man's equals legally, economically, politically, and religiously" (12).

Quant aux formes de la poésie d'Anjela Duval, ma connaissance limitée de la langue et de la prosodie bretonnes ne me permet pas de tirer des conclusions irréfutables. Mais voici ce qu'en disent les traducteurs. P-J. Hélias, compatriote, ami et poète bretonnant lui-même, comprend mieux que quiconque la difficulté de faire "passer" la poésie d'une langue à une autre, surtout lorsqu'il s'agit d'une langue celtique à une langue romane. Lui qui a manié la plume en compagnie d'académiciens et la faucille aux côtés de la paysanne-poète, remarque combien Anjela semble sans cesse à l'écoute de son univers: "Elle s'arrêtait de temps à autre, dans un geste inachevé, elle restait en suspens, tous ses sens aux aguets". C'est cette musique invisible de la terre qu'elle tente de retransmettre le plus fidèlement possible à travers les mots de la langue maternelle, respectant l'image et le rythme de ce qu'elle perçoit, pratiquant "un art subtil de choisir ses mots et de les mettre en valeur selon les formes de l'oralité qui n'a cure de composer des phrases quand le verbe est inutile. Elle se laisse

aller à son penchant bien bretonnant pour les rimes intérieures, les assonances et les allitérations. . . . Elle fait de la poésie native” (Hélias 11). Pour le bénéfice des bretonnants et non-bretonnants, voici un exemple caractéristique d’allitérations et de rimes intérieures figurant dans quelques vers du poème “E prad ar rinier” (= Dans le pré des rivières):

Houidi gouez o gouzoug glas . . .
 Etre an haleg an onn . . .
 E lamm’ vilzamm ar melezour. (Hélias 65)

Ce qui signifie pour les francistes: “Des canards sauvages au col vert . . . / Entre les saules et les ormes . . . / Son saut met le miroir en mille pièces”. Par ailleurs, la poétesse marque une préférence pour l’heptasyllabe de la tradition galloise, mais elle ne manque pas à la rigueur d’utiliser le vers libre et la rime finale d’influence française. Pour parodier le mot de Montaigne, que le français y aille si le breton n’y peut aller! Lenora Timm nous rappelle qu’Anjela Duval a dû apprendre à écrire le breton, sa langue maternelle, afin d’exprimer dans l’écriture sa poésie “uncontrived, lucid , [...] honest” (16). Ce qui ne veut pas dire naïve. Cette poésie “native”, tracée au sillon dans le sol natal, s’adresse tout d’abord aux paysans et aux Bretons qui entendent reconquérir leur terre et leur voix. En réalité elle dépasse les marches de Bretagne pour se diffuser en une multitude d’échos dans la conscience de tous les exilés de lieu ou de cœur. Le chant de la terre, lyrique et pressant, s’adresse à tous les groupes minoritaires privés de parole, sinon de voix.

Dans son essai polémique *Comment peut-on être Breton?* l’activiste Morvan Lebesque explique son appartenance à la Bretagne par une évidence irréfutable: je la pense donc elle est (19). Pour Anjela Duval cela représente une nécessité existentielle, un lien de lieu et d’âme. Anjela est-elle pour autant, ainsi que le suggère Lenora Timm, “a vestigial peasant”, (7) une anomalie persistant à un niveau élémentaire comme gardienne du lieu abandonné et d’un passé révolu? Utilisant un terme de grammairien dans les *Lettres de Bretagne*, P-J. Hélias remarque que le passé des Bretons n’est jamais qu’un passé immédiat tant qu’il existe des témoins pour le rapporter; il convient désormais de reprendre possession de ce passé et d’opter pour “une nostalgie du futur” (73). De même dans son œuvre, la paysanne-poète du Trégor souligne que la notion de filiation terrienne se pose de manière plus urgente dans notre monde épris de globalisme, mais elle n’a que faire des nostalgies citadines qui rêvent du petit village perdu à flanc de colline, image compensatoire du déracinement urbain, image de songe-creux. Nous seuls sommes les héritiers de notre espace culturel menacé d’oubli, de désintégration, symbolisé par l’image dramatique d’une charrette abandonnée dans une cour de ferme, les brancards tendus comme des bras suppliants vers le ciel, dans l’attente vaine d’un cheval et d’une famille qui ne reviendront plus (“Dilezet” = Abandon, Timm 234). Anjela implore les Bretons de reprendre en main leur avenir,

de retrouver leur voix et d'atteler le "cheval d'orgueil" à la charrette suppliante (symbole à la fois d'immobilisme culturel et de "révolution"—ou mouvement de reprise—d'un mécanisme figé). Sinon l'Ankou (= la mort) risque de s'en emparer à jamais¹¹.

Il est évident que la poésie bretonne n'est plus une simple affaire d'artichauts, ainsi que l'on définissait d'ordinaire le malaise du discours breton en le réduisant par l'absurde. L'engagement poétique d'Anjela Duval, la paysanne-poète et militante farouche, parle en faveur de toutes les créatures, sans distinction hiérarchique. *Kan an Douar*, chant de la terre et hymne de combat, nous invite avec le paysan—écologiste originel—à contempler chaque aurore et à nous renouveler avec le jour pour trouver, en luttant s'il le faut, notre place dans l'harmonie universelle.

UNIVERSITY OF WISCONSIN, OSHKOSH

Notes

¹Dans son *Histoire de France* (tome I), Michelet note l'aspect "étranger" et mythique de la région et de ses habitants: "La nature est atroce, l'homme est atroce et ils semblent s'entendre. . . . Une foule de familles de paysans se regardaient comme nobles et quelques-uns se croyaient descendus d'Arthur ou de la fée Morgane. . . . Le génie de la Bretagne, c'est un génie d'indomptable résistance et d'opposition intrépide". Dans le même ordre d'idées, voir le *Voyage en Bretagne* de Flaubert et de Maxime du Camp où Flaubert entend au marché de Rosporden "sonner les rauques syllabes celtiques mêlées au grognement des animaux" (196). Est-ce là observation rigoureuse ou ébauche de l'épisode bouffon des Comices Agricoles dans *Madame Bovary*?

²Ayant vécu en Bretagne dans les années 50 et 60, je peux attester de la vigoureuse politique de "débrettonnisation" entreprise par la République, illustrée par les "bonnes histoires" bretonnes qui font rire la France, le personnage de Bécassine incarnant la Bretonne ahurie, le conscrit "plouc" taré et baragouinant, etc. La Bretagne représente encore, pour beaucoup de Français, la *Gallia Commata* à l'extrémité du monde civilisé.

³En 1532 François Ier déclare le Traité d'Union non consenti comme légal. La noblesse bretonne est influencée par des alliances de plus en plus fréquentes avec la nation. L'ordonnance de Villers-Cotterêts en 1539 donne un coup mortel aux langues minoritaires et au dix-septième siècle, Breton, Basque ou Picard seront des noms de valets de comédie.

⁴Hersart de La Villemarqué, puis François Luzel, Anatole Le Braz et plus récemment P-J. Hélias, ont recueilli contes, légendes et chansons afin de préserver une riche oralité littéraire et de "compter" pour continuer à "conter" les épisodes de la geste des Bas-Bretons.

⁵Il faudrait inclure Max Jacob, Saint-Pol Roux, Victor Ségalen, Eugène Guillevic, Angèle Vannier, Guy et Hélène Cadou, etc. comme prédécesseurs de la nouvelle vague poétique.

⁶Il est devenu de mode de se dire Breton d'origine et l'engouement des dernières quinze années se traduit par le succès touristique des *fest-noz* (=fêtes de nuit), des auto-collants BZH et des petites fermes "retapées" de charme. Comment peut-on ne pas être Breton?

⁷On trouvera dans cette étude un choix de poèmes traduits par Roger Laouenan dans son introduction *Anjela Duval* (Quimper: Nature et Bretagne, 1982). Une autre sélection est tirée de l'anthologie de Lenora Timm *A Modern Political Poet: Anjela Duval* (New York: Edwin Mellen Press, 1990) et de l'édition de P-J. Hélias *Gant ar mareoù-bloaz, Au fil des saisons* (Spezet: Coop Breiz, 1995).

⁸Dans son œuvre impressionnante et variée, P-J. Hélias exprime l'urgence de reconquérir la langue et de la transmettre par l'écriture pour offrir aux jeunes Bretons un corpus lit-

téraire. P.-J. Hélias espère une renaissance littéraire bretonne égale au renouveau gallois. Au cours des siècles, le breton a été principalement une langue parlée. A part quelques poèmes du Moyen Âge et du seizième siècle, (dont le "Mirouer an Ankou" ou Miroir de la Mort), et le célèbre dictionnaire trilingue *Catholicon* (1499), le breton servait principalement dans l'administration locale et les sermons. Plusieurs *Buhez santez* (ou *Vies de saints*) et mystères de qualité littéraire variable (dont je reparlerai dans une prochaine étude) ont illustré le patrimoine. A part de rares exceptions, les érudits bretons écrivaient en français et parlaient à leurs domestiques en breton.

°C'est en 1932, soit quatre siècles après l'union "de contrecœur" de la Bretagne à la France, que se constitue le premier mouvement autonomiste breton Breiz Atao (ou Bretagne d'autrefois). Il s'illustre aussitôt en bombardant le monument à l'Union de la ville de Rennes (siège du Parlement breton). A. Duval n'a jamais caché ses sympathies pour le F.L.B. (Front de Libération de la Bretagne), un groupe militant qui s'est signalé dans les années 60 et 70 par des actes de violence et de terrorisme (ex. attaques de gendarmeries, plastiquage du château de Versailles), et plus récemment par le soutien de militants basques. A l'occasion, Anjela a écrit des lettres politiques en faveur des activistes.

¹⁰Jeanne la Flamme est l'héroïne de la Guerre de Succession bretonne au quatorzième siècle, opposant la dynastie des Monfort à la branche de Blois. Jeanne soutient le siège d'Hennebont en l'absence de son époux Jean de Montfort. Cet épisode est relaté dans les Chroniques de Froissart, celles d'Alain Bouchart, et documenté dans plusieurs histoires de Bretagne. La "Vierge Rouge" est une référence à Anne Tudal, une des grandes figures de l'indépendance bretonne des années 30.

Pour expliquer en partie le statut privilégié des femmes en Bretagne, il convient de noter le rôle prédominant de la mère et du grand-père maternel dans cette société. Mort symbolique du père? Voir l'étude de Philippe Carrer sur *Le Matriarcat psychologique des Bretons* (Paris: Payot, 1984) et l'article d'Agnès Audibert "La Place de la femme en Bretagne" dans *Dalc'homp Sonj* (numéro 15, 1986, 1-5).

¹¹Dans l'imaginaire breton, l'Ankou arrive à fond de train dans une charrette aux essieux grinçants et passe devant la demeure de celui qui va mourir. Cf. *La Légende de la Mort* d'Anatole Le Braz (rééditée à Marseille: Eds. Robert, 1982).

Références

- Duval, Anjela. *Kan an Douar*. Brest: Al Liamm, 1973.
 Flaubert, Gustave. *Madame Bovary*. Paris: Flammarion, 1986.
 _____. *Voyage en Bretagne*. Paris: Eds. Complexe, 1989.
 Hélias, Pierre-Jakez. *Le Cheval d'orgueil*. Paris: Plon, 1975.
 _____. *Lettres de Bretagne*. Paris: Galilée, 1978.
 Hérédia, José-Maria. *Les Trophées*. Paris: Eds. Lemerre, 1953.
 Hersart de La Villemarqué, Théodore. *Barzaz Breiz*. Paris: Perrin, 1963.
 Laouenan, Roger. "Anjela Duval: une voix prophétique?" *Ar Men* 56 (1995): 18-27.
 Lebesquet, Morvan. *Comment peut-on être Breton?* Paris: Seuil, 1984.
 Michelet, Jules. *Histoire de France*. 17 tomes. Paris: Hachette, 1835-67.